

P R E M I È R E P A R T I E

L A M A I S O N D E D I E U

C H A P I T R E P R E M I E R

Troyes, 1347

LE VENT TRANSPERÇAIT D'UN SANGLOT LES CLOCHERS ajourés de l'abbaye de Saint-Martin-ès-Aires. Aussi lancinante que le hurlement des chiens aux nuits de pleine lune, cette plainte se mêlait à la rumeur confuse échappée des cellules. C'était l'heure où, du silence claustral s'élevait peu à peu une sourde litanie: les claquements des fouets lacérant les chairs, les geignements étouffés des flagellants, les prières murmurées, la fervente clameur des invocations, les râles extatiques, nés de transports mystiques ou plus terrestres. Le frère Aurélien hâtait l'allure, comme pour éteindre sous son pas ce sordide bourdonnement qui, dès la tombée de la nuit, enflait derrière les murs du monastère. Il cherchait un peu de silence. Une lampe à huile à la main, il traversait l'étroite galerie sombre flanquée de part et d'autre d'une suite de cellules d'où montaient cet incessant tumulte. Dans un geste d'exaspération il rabattit sa cuculle sur les oreilles, dans le vain espoir de faire taire cette cacophonie qui, chaque soir après complies, tourmentait son âme sensible. Mais ce soir-là, un obscur pressentiment le tenaillait. Quelque chose d'indéfinissable détonait dans ce morne choeur. Il se dirigeait vers le jardin central du cloître pour se distraire du chant des grillons et des piailllements des vespertilions, lorsqu'il entendit derrière une porte de bois un cri aussitôt assourdi. Son coeur se serra. Ce n'était pas le cri douloureux d'un pénitent. L'espace d'un instant, il se demanda même si ce bref hurlement était monté de gorge humaine. Il se figea et tendit l'oreille, cherchant à isoler cette note dissonante dans le crescendo des lamentations. Au moment même où il allait reprendre sa marche, le cri retentit à nouveau et, à nouveau, se perdit. Aurélien revint discrètement sur ses pas. Une vague angoisse lui opprimait la poitrine. Son intuition l'arrêta devant la cellule du frère Dominique de Reims. Le silence qui pesait derrière la porte lui parut suspect. Tous les soirs, le frère Dominique se flagellait avant de se coucher et Aurélien connaissait la durée de ces séances. Il perçut alors une respiration précipitée, un bois crissa – le lit, sans doute – et, encore, cette plainte incisive.

Ce n'était pas la voix grave du frère Dominique, mais une voix grêle aiguisée par la douleur. Le jeune moine abaissa sa lampe; la flamme éclaira des traces de boue fraîche qui filaient sous le jour du seuil. Un autre cri le fit tressaouter. Instinctivement, sa main se leva, son poing se serra, prêt à frapper sur le bois, mais un éclair de pudeur arrêta son bras: il ne se sentait pas en droit d'interrompre sur de simples présomptions les dévotions de son frère en réclusion au risque, peut-être, de commettre un péché.

Le front bas, il s'était résolu à rejoindre le jardin carré lorsqu'il remarqua deux minuscules taches rouges sur les empreintes de boue. Il se pencha : c'était du sang, encore frais. En se redressant, il entendit très distinctement une petite voix qui semblait crier grâce. Cette fois son poing cogna contre la porte. Mais au lieu du retentissement du bois, ce furent les gonds qui crissèrent et le vantail s'écarta lentement. Debout, près du lit, flambant nu, entravé par ses chausses effondrées sur les chevilles, frère Dominique tenait par la nuque un enfant qui se débattait dans les couvertures, résistant tant bien que mal aux puissants assauts du moine. D'un main, il plaquait la tête du petit contre sa couche, tandis que de l'autre, il s'enduisait le bout de la verge, déjà violacée et enflammée, du suif brûlant qui perlait de l'une des chandelles éclairant sa cellule. Dominique de Reims était si absorbé dans son extase qu'il ne remarqua pas même l'irruption d'Aurélien. Le garçonnet, sauvagement débraillé, geignait, braillait et hurlait miséricorde à chaque fois que le religieux tentait de forcer ce petit corps tétanisé de son énorme gland graisseux. Glacé d'effroi, Aurélien n'eut pas la présence d'esprit d'intervenir. Passé cet instant de stupeur, une bouffée d'indignation lui étreignit le ventre et lui crispa les poings. Il s'apprêtait à bondir sur son frère mais, croisant le regard du Christ en croix au-dessus du lit, il retint son élan, défoulant sa rage sur la porte entr'ouverte. Le coup de pied fut si violent que le loquet ricocha à grand fracas contre le mur. Frère Dominique sursauta et s'avisa enfin de l'intrusion. Il se retourna. Il n'y avait dans son expression ni surprise, ni honte ni pudeur. Sa main desserra doucement son étau. À peine l'enfant eut-il senti le relâchement qu'il se dégagea, se releva et, sans même ramasser ses guenilles, fila sans demander son reste. Les deux moines restèrent seuls. Drapé de sa grasse nudité, Dominique de Reims ne daigna pas un regard au jeune profès. Il attrapa un vieux chiffon et resuya les larmes de suif qui dégouлинаient de son sexe encore tumescent et convulsé.

– En cette demeure sacrée, l'usage veut que l'on frappe avant d'entrer, fit-il posément remarquer en ramassant son froc pour se rhabiller lentement.

Sans répondre, Aurélien le cloua du regard, fit un pas et referma la porte dans son dos. Dominique de Reims partit d'un rire sonore et, désignant la protubérance qui persistait sous sa ceinture, s'exclama :

– Tu veux me faire justice de tes propres mains ? Eh bien vas-y, je t'attends !

Il écarta les bras, comme pour s'abandonner au bon vouloir de son visiteur, avançant le bassin pour mieux exhiber les prodigieuses dimensions du phallus qui faisait saillie sous sa robe.

Le jeune moine perçut derrière ces sarcasmes une pointe de sérieux. Dominique était manifestement ivre. Son haleine empestait le vin de messe. Loin d'y voir une circonstance atténuante, Aurélien se laissa gagner par une colère sourde. Pointant un doigt vers le crucifix qui veillait sur la chambre, il voulut laisser libre cours au flot d'invectives et d'imprécations qui lui venaient à l'esprit, mais sa rage faillit l'étrangler et le laissa muet. Le frère Dominique ne lui avait jamais été très sympathique. Il l'avait pensé capable de beaucoup de choses, mais jamais il n'aurait imaginé pareille ignominie. Il avait certes entendu dire que certains religieux introduisaient subrepticement des enfants de la métairie voisine dans le monastère, mais il n'avait pu se résoudre à prêter foi à ces rumeurs. Avant même qu'il eût pu ouvrir la bouche, frère Dominique se versa une rasade de vin dans une coupe grisâtre, s'assit sur le rebord de son lit et lui indiqua d'un geste bourru une chaise près du pupitre. Aurélien ne bougea pas.

– Tu es encore bien jeune, et à ton âge, j'aurais fait exactement la même chose. Mais il y a un certain nombre de choses que tu devrais savoir.

Calé dans l'attitude hiératique du sage prêt à dispenser ses sagesse, le frère Dominique parlait d'un ton paternel et condescendant, comme si c'était Aurélien qui avait été pris en faute. Il lui expliqua tranquillement que la scène à laquelle il venait d'assister n'allait en rien à l'encontre des principes d'abstinence et de chasteté prônés par saint Augustin, puisque la femme – suppôt du Démon et instigatrice du péché originel – n'y avait aucune place. Elle s'inscrivait au contraire dans la droite ligne du précepte que les Frères augustins avaient puisé dans les Actes des Apôtres : « La multitude des croyants n'avait qu'un coeur et qu'une

âme. Nul ne disait sien ce qui lui appartenait, mais entre eux tout était commun.» Il lui rappela que l'essence de la règle augustinienne tenait à l'amitié et à la fraternité, manifestées dans leurs plus hautes expressions, et que c'était précisément de cela qu'il venait d'être le témoin : d'un acte d'amitié désintéressée. Il lui conseilla de relire l'oeuvre de saint Augustin, inlassablement ponctuée des termes « amour » et « charité ». Puis, il enchaîna sur la plus célèbre maxime de leur maître : « Aime et fais ce que tu veux. Aies au fond du coeur la racine de l'Amour : de cette racine, rien de mauvais ne peut sortir. » Le frère Aurélien se sentit pris de nausée. À cet instant, il comprit que tout argument serait vain. Il ouvrit la porte et quitta la chambre de son aîné.

CHAPITRE DEUXIÈME

DANS LA SOLITUDE DE SA CELLULE, Aurélien, encore blême d'horreur, prit sa plume et écrivit :

Ma Dame,

Depuis que j'ai fait retraite dans ce monastère au pied de l'abîme, chaque jour me paraît une nouvelle épreuve que l'Éternel place sur mon chemin. Par instants, mon esprit vacille et je crains de m'effondrer. Loin de me tremper le caractère, chaque pas m'est plus pénible et chancelant. Mon âme oscille au bord d'un gouffre d'incertitude. Je ne suis sûr que d'une chose : je n'ai pas renoncé à votre amour que pour être le témoin des actes les plus répugnants qui, au nom du Seigneur, se jouent derrière le secret de ces murs. Il se peut que je n'aie pas la force du grand Augustin et que, indigne de son saint nom, je ne mérite pas de me réclamer de sa doctrine. Je me dois de vous avouer qu'à aucun moment je n'ai réussi à vous oublier ; votre souvenir hante jour après jour ma raison et voile parfois ma grande ambition : servir le Très-Haut. Mais lorsque je vois mes frères en religion succomber à leurs plus vils instincts, aux pires bassesses de la chair, l'image de votre beau visage m'évoque la pureté des anges.

Aurélien releva les yeux ; les turpitudes qui faisaient l'ordinaire de ses jours depuis son arrivée au monastère, sept mois plus tôt, s'imposèrent à son esprit. Il laissa sa plume raconter par le menu comment ceux-là mêmes qui, pendant la journée, n'avaient à la bouche que chasteté, abstinence, vertu et probité, s'empressaient dès le soir venu de s'insinuer dans les cellules voisines pour en ressortir un peu plus tard, rajustant leur chasuble moite et souillée, encore pantelants, la face empourprée. Puis, ils déchaînaient sur leur dos écorché la fureur du fouet, dans la folle illusion d'expiant leurs fautes. Tout cela, Aurélien le savait. Mais la vue de ce garçon innocent, livré à la débauche bestiale du frère Dominique, avait dépassé tout ce qu'il pouvait tolérer. Aurélien confiait ses indignations à la femme qu'il aimait ou, plus justement, à la femme qu'il s'efforçait de ne plus aimer : Christine.

Il replongea sa plume dans l'encrier et poursuivit :

Je sais que je ne devrais pas écrire ces lignes, que plus j'invoque votre souvenir, moins je parviens à exorciser la brûlure de vos caresses sur mon corps et les braises de la passion en mon âme. Dieu m'éprouve par le spectacle incessant de mes frères abandonnés à la luxure. Alors, je m'interroge : en quoi l'attrait qu'exerce votre corps sur le mien peut-il être mauvais ? Face aux abominations qui se déroulent si souvent sous mes yeux, notre amour m'apparaît le sentiment le plus pur et le plus sacré qui soit. Si, comme le prêche Augustin, les principes fondamentaux de la contemplation sont le Bien, le Beau et le Vrai, en quoi alors me suis-je écarté de la voie du Bien, puisque votre âme est l'incarnation même de la bonté ? Comment m'éloignerais-je du Beau puisque votre image est l'image même de la Beauté ? De quelle façon pourrais-je dévier du Vrai, puisque ce que je ressens pour vous est ce qu'il est de plus sincère et authentique ? Ne voyez

pas de sacrilège dans ces questionnements, car vous savez que c'est dans le doute que s'affermir la foi. Et si le péché est racheté par l'acte de louange et de repentir qu'est la confession, permettez-moi de faire de vous mon confesseur, car personne ici n'est probe assez pour entendre mes attritions. Autorisez-moi à invoquer votre nom pour atteindre le Tout-Puissant et obtenir ainsi Son pardon.

Les cris assourdis de l'enfant sans défense résonnaient encore aux oreilles du jeune moine et la colère lui faisait battre les tempes. Mais bientôt, la voix douce de Christine lui parut couvrir ces échos et l'apaisa.

Aurélien était orphelin depuis l'âge de dix ans. Il avait tout d'abord perdu son père, Honoré de Brie, un chevalier qui pour échapper à la ruine avait dû épouser une aristocrate des Asturies, à peine plus jeune que lui. Il la fit venir à Lyon. La dot lui permit d'éponger ses dettes et de sauver sa maison des huissiers. Mais il ne tarda guère à contracter de nouveaux engagements et il eut bientôt dilapidé la fortune de sa femme. Honoré de Brie n'eut toutefois pas le temps de laisser sa famille à la rue : la peste noire l'emporta avant. Pour Aurélien, ce fut une perte irrémédiable. Il nourrissait une infinie tendresse pour cet homme qui ne lui avait pourtant jamais prêté la moindre attention – un personnage rude et bourru, dont les manières confinaient à la grossièreté, qui ne semblait respecter rien ni personne. L'enfant admirait ce détachement, aux antipodes de l'esprit passionné catholique de sa mère. Il avait bâti sa personnalité sur l'étroite marge de manœuvre qu'il s'était ménagée entre ces modèles si différents. Puis, quelque temps plus tard, sa mère disparut à son tour. Elle tomba morte comme tombent les oiseaux, au beau milieu d'un champ, par un jour comme un autre, sans qu'aucun signe ne l'eût laissé présager. Ce fut Aurélien qui la trouva, étendue sous les bouleaux parmi les feuilles d'automne. Un oncle charitable le recueillit et l'emmena vivre chez lui, à Troyes. C'est là qu'il découvrit saint Augustin. Ce fut pour lui une révélation fulgurante. Il retrouvait dans la mère du saint, qui l'avait poussé à se donner entièrement au Christ, un reflet de sa propre mère. Aurélien fut élevé par son oncle dans un esprit d'austérité et, lorsqu'il eut atteint sa majorité, il ne songea pas même à prendre possession du fief de Velayo, en Asturies, que lui avait légué sa mère, car il avait déjà résolu que ses jours s'écouleraient à l'ombre d'un monastère.

La lecture précoce de *La Cité de Dieu* et des *Confessions* l'unirent à jamais à la puissante figure de saint Augustin, tant que, reniant son nom de baptême, il emprunta son prénom à l'évêque africain. C'était une forme d'hommage qu'il rendait ainsi à celui qu'il tenait désormais pour son maître. Fût-ce aussi cette identité de destin ou, plus simplement, un caprice du hasard qui mit une femme sur le chemin tortueux de sa quiétude ? Car tout comme Aurelius Augustinus avait cédé aux charmes de Floria et succombé aux errements mondains de la chair avant de s'abandonner entièrement au Seigneur, Aurélien eut à connaître, au sens le plus biblique du terme, la belle Christine. L'un et l'autre étaient fort jeunes, mais ils s'enflammèrent d'un amour si passionné qu'Aurélien avait été à deux doigts de renoncer à l'habit avant de se raviser. Cette rencontre, pour éphémère qu'elle eût été, lui avait laissé le goût amer du péché. Rien, pas même les liens sacrés du mariage, n'aurait pu à ses yeux racheter sa faute ni le soulager du poids de la culpabilité qui l'écrasait devant Dieu. S'il avait toujours tenu l'union conjugale pour un moindre mal, elle n'en restait à son sens pas moins un mal. À l'instar de saint Jérôme, il voyait dans le mariage la perpétuation du péché originel, et était convaincu que le véritable état de grâce ne se pouvait atteindre que par la virginité et la chasteté, vertu qu'il associait à la vie en Éden avant la faute première. Jamais il ne se pardonnerait d'avoir commis le plaisir charnel. Jamais, pour autant, il n'en oublierait les ineffables sensations, dont le souvenir l'accusait jour après jour. Si lourde était sa conscience qu'il choisit de renoncer à Christine pour entrer dans l'ordre des Frères augustiniens au monastère de Saint-Martin-ès-Aires. La fiancée délaissée subit quant à elle tant de souffrances qu'elle n'eut pas loisir d'épancher son âme dans pareils dilemmes. Les remords que s'infligeait Aurélien étaient bien futiles au regard de la tragédie qui s'était abattue sur Christine. Pourtant, malgré les injustes tourments dont elle paya leurs instants d'exquise douceur, elle avait juré à Aurélien un amour éternel et rien ne l'aurait déliée de son serment. Abandonnée par l'homme qu'elle aimait, victime de l'infamie démesurée de son propre père et de l'indifférence de sa mère à demi folle, déshéritée et répudiée par les siens, Christine finit,

elle aussi, par trouver refuge dans un cloître. Elle n'était animée d'aucune ferveur religieuse et jamais elle n'avait entendu l'appel du Seigneur. Elle ne prit le voile que contrainte et forcée par le tour tragique qu'avait pris sa vie. Elle alla à l'autel de ses épousailles avec le Très-Haut aussi morne qu'une fraîche jeunesse mariée par sa famille à un vieillard aussi riche que bon, auquel elle ne porterait jamais d'amour sincère. Mais en son tréfonds, Christine ne se résignerait pas un instant à avoir perdu son Aurélien. Si lui était prêt à tout pour se racheter aux yeux du Seigneur, elle, lutterait inlassablement pour regagner son amour, dût-elle boire le calice jusqu'à la lie.

CHAPITRE TROISIÈME

AURÉLIEN PENSAIT CONNAÎTRE JUSQU'AU DERNIER REPLI DE L'ÂME de Christine, en apparence si limpide. Or la jeune fille portait seule la croix de ses douleurs et avait choisi de traverser son calvaire sans personne pour sécher ses larmes. Elle qui jadis, avait passionnément aimé le Christ, s'en était égarée, et seules les circonstances la ramenèrent dans le giron du Seigneur. Petite fille déjà, elle se sentait irrésistiblement attirée par cet homme qui se vidait de son sang sur les bois de justice. Elle débordait d'amour pour le Fils, mais le Père et le Saint-Esprit la laissaient indifférente. Elle était encore trop jeune pour saisir le sens profond de la Sainte Trinité, qu'elle ne comprendrait d'ailleurs jamais totalement. Elle sentait bien que son sentiment à l'égard du Fils de Dieu n'était que trop humain, mais elle ne pouvait en éprouver d'autre et elle était convaincue qu'aucun homme de chair ne pourrait faire naître en elle pareille flamme. À l'âge où elle ne savait pas encore lire, elle demandait à sa mère de lui raconter encore et encore la vie et la Passion de cet homme au regard si doux. Puis très tôt, elle s'employa à apprendre son alphabet afin de se plonger avec délices dans la lecture des Évangiles. Jésus incarnait pour elle le Bien, le Beau, le Vrai. Il lui semblait injuste que son séjour sur terre eût été si bref et elle se prenait à regretter de n'avoir pas vu le jour en son temps et en son pays.

Cet amour inconditionnel lui avait très certainement été inspiré par son père, le duc Geoffroy de Charny, quoique de façon pour le moins détournée : car sa ferveur ne lui avait été insufflée ni par un quelconque exemple paternel, ni par l'éducation stricte et presque monacale à laquelle elle avait été astreinte. Fort au contraire, si Christine vouait une telle adoration au Christ, c'était surtout parce qu'elle trouvait en Lui un refuge à tout ce qu'elle exécrait dans le foyer familial, à commencer par son père. Elle n'avait pas davantage d'élans pour sa mère, Jeanne de Vergy, qui n'avait que quinze ans lorsqu'elle mit au monde son premier enfant, Geoffroy II de Charny, et dix-sept ans à la naissance de Christine. Leur différence d'âge était si minime et Jeanne rayonnait tant de beauté et de jeunesse que la mère et la fille auraient pu passer pour sœurs. Mais la nature lui avait refusé en esprit ce qu'elle lui avait accordé de charmes. L'épouse du duc portait sur le monde un regard vide, indifférent et empreint d'une inintelligence qui confinait au crétinisme. Pas une parole ou presque ne franchissait ses lèvres et, sauf circonstances exceptionnelles, tout semblait lui être égal. Elle n'exprimait pas même les émotions les plus élémentaires : la douleur ne lui arrachait pas plus de larme que la joie ne dessinait de sourire ; jamais on ne la vit s'égayer d'un rire franc. Elle s'inquiétait moins de ses deux enfants que de ses sept chiens. Son mari attribuait cette apathie à sa naissance prématurée, mais ce n'était là qu'une explication sans grand fondement. Hors du cercle familial pourtant, nombreux étaient ceux qui la soupçonnaient de se faire passer pour idiote afin de se dérober à ses responsabilités, de s'affranchir de ses devoirs domestiques et de jouir sans vergogne de la fortune de son époux.

Son fils aîné, Geoffroy II, était quant à lui le sosie de son père, physiquement et moralement – si tant est que l'on pût reconnaître quelque morale au duc et à son héritier.

Entre cette mère mentalement absente et ce père atrocement présent, Christine éprouvait une triste solitude d'orpheline. Si elle avait dû décrire le duc, elle en aurait dressé un portrait en négatif du Christ. Il est vrai que l'un était la parfaite antithèse de l'autre : la générosité et la modestie de Jésus n'avaient d'équivalentes que l'avarice et l'orgueil du duc ; l'amour pour les faibles et les dépossédés que prêchait le Rédempteur était aux antipodes du mépris que nourrissait Geoffroy de Charny pour les pauvres, et plus particulièrement pour ses propres serfs qui, malgré leur dur labeur, subsistaient péniblement sur ses terres. L'allure chétive, gracieuse et ascétique du Fils de Dieu tranchait sur la silhouette obèse, démesurée et caricaturale du noble, affublé de surcroît d'une grotesque claudication. Par bonheur, la jeune fille avait hérité de la grâce de sa mère et, à sa dévotion christique, elle alliait une finesse d'esprit peu commune. La fille comme le père honni étaient toutefois loin de se douter que leurs desseins inconciliables se verraient un jour unis en la personne du Sauveur. L'amour que portait Christine au Christ dépassait Sa parole et Son œuvre et, au-delà de la fascination spirituelle qu'Il pouvait exercer sur elle, elle se sentait liée à Lui par une inexplicable sensualité. Toute jeune encore, elle s'était résignée à ne jamais connaître d'émoi d'un mortel, lorsque Jésus fait homme lui apparut. Ce fut du moins ce qu'elle crut.

Elle flânait ce jour-là parmi les échoppes du marché de la place de Troyes et, cherchant un agneau pour le dîner, jouait des coudes parmi la foule qui se pressait devant les étals où pendaient des carcasses fraîches, frétilaient des poissons fraîchement sortis des filets et se côtoyaient toutes sortes de bêtes, mortes ou vives, propres à garnir une marmite. Elle avisa enfin l'animal qu'il lui fallait. C'était apparemment le dernier et elle se dépêcha de mettre la main dessus. Elle héla à pleins poumons le marchand mais, au moment même où elle allait saisir la corde qui retenait l'agneau, une main surgit de la cohue la devança. Elle vitupéra furieusement, n'épargnant à son rival anonyme aucune invective, bien décidée à ne pas se laisser ravir la bête qu'elle avait vue la première, prête à affronter l'impudent et, au besoin, à défendre son bien par la force. Son regard remonta le long du bras fin qui s'emparait de son agneau et, lorsqu'il croisa celui de l'usurpateur, la jeune fille se figea. C'était le Christ. Le Nazaréen posa sur elle des yeux emplis de piété et de compassion et, comme pour achever de la convaincre que c'était bien Lui, il lui dit avec la générosité propre au Galiléen :

– Partageons.

Sur ce, il fit apparaître de nulle part un autre animal identique et l'approcha d'elle. Christine, déjà fort troublée, crut défaillir en assistant au miracle de la multiplication des agneaux. La vision lui avait tant obnubilé l'esprit que pas un instant l'idée que le retour du Messie annonçait la fin des temps ne l'effleura. Il est vrai que la scène n'avait rien d'apocalyptique : une brise agréable soufflait sur un ciel diaphane et le marché bruissait d'une joyeuse animation. Christine n'aurait pu – ou voulu – deviner que l'agneau sorti du néant était en réalité caché par les toiles qui délimitaient l'enclos. La voix douce de l'homme la tira de sa torpeur :

– Alors, vous le prenez ? Elle saisit aussitôt la corde, comme pour répondre à un ordre. Le jeune homme comprit immédiatement : ce n'était pas la première fois qu'on le prenait pour le Christ ressuscité. Il savait qu'il ressemblait à s'y méprendre au portrait du Sauveur trônant dans la cathédrale de Troyes. Ce genre de situation l'exaspérait généralement au plus haut point, mais ce jour-là, ému peut-être par la beauté peu coutumière de ce visage pétrifié et pâle, il s'en amusa. Levant une main, il tendit l'index et le majeur et lui murmura à l'oreille :

– *Ego sum lux mundi.*

La jeune fille tomba en pâmoison. Lorsqu'elle se réveilla dans les bras de son Christ, elle était convaincue d'avoir gagné le royaume des cieux ; elle vit les lèvres remuer sous la barbe douce et clairesemée :

– Mon nom est Aurélien... De grâce, reprenez vos esprits, s'empressa-t-il de dire à la malheureuse, qui avait déjà perdu connaissance par deux fois en rouvrant les yeux sur ce visage nazaréen.

Elle ne comprit pas immédiatement, mais quand les brumes de ses sens se furent enfin dissipées et lui

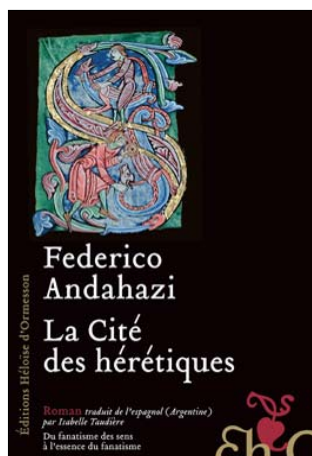
révélèrent sa méprise, elle ne sut comment réagir : à l'hébétude, succéda aussitôt un sentiment de honte, puis une énorme déception, qui céda enfin à une flambée d'indignation. Aurélien ne trouvait pas les mots pour se faire pardonner. Christine se releva, le foudroya du regard et s'éloigna d'un pas digne et résolu. Contrit et penaud, le garçon la rattrapa et, tout gesticulant, tenta de se dédouaner : ce n'était tout de même pas de sa faute s'il n'était pas le Christ ! Qu'y pouvait-il, lui, s'il n'était qu'un simple mortel ? Christine se laissa attendrir par cette bonhomie qui ajoutait encore au charme de ce jeune homme frêle et gracieux, à l'éloquence tout à la fois sereine et persuasive. Sa colère était retombée mais, fendant la presse d'un pas impérieux, elle veilla à garder l'air grave et indifférent seyant à une jeune fille. Il la suivit jusqu'aux arcades de la place du marché et ne put s'empêcher d'admirer sa taille fine, ceinturée d'un épais cordon qui mettait en valeur des hanches rondes et solides. Soudain, elle s'arrêta, s'adossa à une colonne et feignit un soupir d'exaspération. Ses grands yeux verts accusés par la courbe épaisse des sourcils se posèrent durement sur Aurélien, l'enjoignant de fournir quelque explication ou excuse sincère. Plus elle l'examinait, plus la ressemblance avec Jésus la frappait. Planté devant elle, l'imposteur s'efforçait de ne pas regarder avec trop d'insistance le corsage à cordeles étarqué sur une gorge généreuse, laissant percer sous l'étoffe des pointes de seins braqués vers lui.

– Vraiment, je suis confus, balbutia-t-il. Je ne sais que dire...

– Eh bien taisez-vous donc, susurra Christine en approchant ses lèvres grenat de l'oreille du faux messie. Leurs souffles agités se mêlèrent. Les yeux rivés dans ceux d'Aurélien, Christine réprima un élan, effleurant à peine la bouche du garçon en manière de baiser. Une bouffée d'exaltation mêlée de panique le troubla. Il n'eut pas le temps de réagir qu'elle se rapprocha à nouveau et, du bout de la langue, lui caressa lentement les lèvres d'une commissure à l'autre. Aurélien se figea, puis cédant soudain à un irrésistible emportement, il l'embrassa à pleine bouche. Elle le repoussa doucement et lui dit dans un filet de voix :

– À demain, même heure, même endroit. J'attendrai. Elle tourna les talons et se perdit dans la foule des chalands. Aussi pétrifié que la colonne à laquelle il s'appuyait, Aurélien ne savait trop si tout cela lui était réellement arrivé ou s'il avait rêvé tout éveillé.

La lettre en main, Christine s'abandonnait au souvenir de cette première rencontre, qui lui semblait tellement lointaine ! Elle était à l'époque à mille lieues d'imaginer que la bure revêtirait un jour son corps encore jeune et désirable. Elle relut les confessions de l'homme qu'elle n'avait cessé d'aimer et, loin de lui être reconnaissante de la confiance qu'il lui témoignait, elle en fut profondément offensée. Dans le secret de sa cellule du couvent de Notre-Dame-aux-Nonnains, elle prit sa plume et, à la lueur d'une chandelle, donna libre cours à son irritation.



Federico Andahazi, *La Cité des hérétiques*
Roman traduit de l'espagnol (Argentine) par Isabelle Taudière

© Éditions Héloïse d'Ormesson, 2006 | www.heloisedormesson.com
ISBN 978-2-35087-035-9 | 21 € | 272 pages | Distribution/diffusion Interforum